

Tabarly

Collection « Icônes »

Pierre Bazantay

TABARLY

François Bourin | Icônes

La collection « Icônes » est dirigée
par Jean Cléder et Emmanuel Tibloux.

Sommaire

7	Préambule
11	Les Trente Glorieux ou l'avant Tabarly
21	Le souffle et la solitude
39	L'Odyssée
65	Vertige
73	L'après
81	Le fils prodigue
91	Les silences du lieutenant
103	Le dernier combat
113	<i>Pen Duick</i> , la fin ?
123	La mer d'Irlande
129	Supplément aux voyages de Tabarly
135	Notes
137	Bref glossaire maritime
139	Quelques dates-clés dans la carrière d'Éric Tabarly
141	Petite bibliothèque dans laquelle a puisé l'auteur

Conception graphique :
Catalogue Général

© Éditions François Bourin, 2019.
Tous droits réservés

Éditions François Bourin
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.bourin-editeur.fr

Préambule

La mer, la mer, toujours recommencée!

Paul Valéry

Écrire une vie. Mais peut-on écrire une vie? Peut-on écrire une vie sans risquer de mettre au monde une chimère, un monstre, un ectoplasme, une sorte de fantôme verbal?

Il persiste toujours quelque trace de romanesque dans le genre biographique. Le *Balzac* d'André Maurois, le *Hugo* de Jean-Marc Hovasse, le *Rimbaud* de Jean-Jacques Lefrère en sont des illustrations très réussies, prises au hasard dans une bibliothèque particulièrement fournie; autant de fictions où l'auteur plonge dans le magma des faits bruts pour en retirer des événements, des documents, des confidences et, surprise, de l'écume des archives soudain émerge l'illusion de la vie. Ces « romans » possèdent tous un point commun : leur début et leur fin sont connus. Ils correspondent à l'alpha de la naissance et à l'oméga de la mort, les deux bornes entre lesquelles on habite le temps, entre lesquelles on est le temps.

Pourquoi inviter Éric Tabarly dans cette bibliothèque prestigieuse, lui qui n'a écrit ni *La Comédie Humaine* ni *La Légende des Siècles*, ni *Une Saison en Enfer*? Pourrait-on le considérer comme un grand poète de la mer dont l'œuvre, faite de sillages et d'embruns, mais aussi de souvenirs, l'autorise à siéger auprès de ces grands noms?

Si cet ouvrage ne saurait être à proprement parler l'impossible roman biographique d'Éric Tabarly, il a pour ambition de proposer une relecture dérivante de cette aventure singulière. « Que peut-on savoir d'un homme ? » se demandait Jean-Paul Sartre. Question délicate ! Insoluble, peut-être. Il faut alors tenter de saisir les harmoniques d'un destin, de parcourir les voies par lesquelles un homme devient le héros d'une époque, et pourquoi la France des années 1960 voulait qu'en Tabarly s'incarne ce désir. Et, plus encore qu'un destin, il nous faudra saisir en quoi l'aventure de ce marin est aussi, comme le disait Malraux de l'art, un anti-destin, une manière d'affirmer sa liberté.

Célèbre, le navigateur a suscité une multitude de commentaires. Du reportage journalistique au livre, aux films, aux émissions de radio et de télévision, en France et à l'étranger, Tabarly, selon la formule consacrée, a défrayé la chronique et fait gémir la presse.

Le lecteur dispose ainsi de récits de vie, excellents parfois, tel *Tabarly, une vie d'homme libre*, de Gilles Pernet, paru en 1977, basés sur des documents, des entretiens, des rencontres personnelles avec le navigateur, des compagnonnages maritimes qui proposent autant de visions de ce marin d'exception. Par ailleurs, avec *Mémoires du Large*, publié en 1997, une année avant sa disparition, Éric Tabarly avait livré sa vérité – il avoue autant qu'il occulte, offrant un panorama de son existence qui, pour être subjectif, n'en est pas moins de première main. Témoignage essentiel dans lequel le marin retrace lui-même son aventure, ces *Mémoires* vinrent clore une série d'ouvrages rédigés par Tabarly lui-même qui connurent de véritables succès éditoriaux, inaugurée par sa *Victoire en solitaire* (1964).

Quant aux écrits qui lui ont été consacrés, la première place revient sans conteste au récit puissant et très bien documenté de Benoît Heimermann, *Tabarly* (2002). L'auteur entre, non sans éloquence, dans le détail de cette vie hors du commun, tout en évitant de sombrer dans l'hagiographie. Cet

ouvrage est un outil indispensable à la connaissance d'Éric Tabarly et c'est peu dire que sa lecture nous a enrichis. On ne saurait non plus oublier le *Tabarly* (2008), quoique plus léger, de Yann Queffelec, plein d'empathie armoricaine pour « l'idole des houles », selon l'heureuse trouvaille d'Olivier de Kersauson, qui fut son truculent second, aussi à l'aise sur l'onde que sur les ondes.

Jacqueline Tabarly qui, telle la Gaud Mével de *Pêcheur d'Islande*, connut la destinée douloureuse des femmes de marin, a elle aussi contribué à entretenir, en la cultivant avec tact, l'image d'Éric Tabarly.

Et nombreux sont ceux qui ont voulu témoigner leur amitié, leur affection, et leur admiration pour ce personnage singulier trop tôt disparu.

Nous ne saurions le nier, la dette contractée auprès de ces auteurs est importante. Mais il s'agira plutôt ici, sans omettre les grands moments de cette aventure maritime exceptionnelle, d'une évocation buissonnière de ce navigateur hors-pair. Nous nous sommes refusé d'entrer à nouveau et par effraction dans l'intimité du personnage, et interdit d'aborder sa vie privée : cela a déjà été fait et ne présente somme toute qu'un intérêt limité.

À l'inverse, en prenant un peu de recul, nous avons cherché à comprendre ce qui avait pu conduire un marin comme il y en a beaucoup à transformer son existence au point d'atteindre, de son vivant, une dimension mythique, de celles qui réfractent une lumière sur notre propre destinée, nous qui sommes en ce monde, sans le savoir, des navigateurs à jamais solitaires.



Couverture de *Paris Match*, n° 74, 19 août 1950 :
Herzog brandit le drapeau français
à huit mille mètres d'altitude, au sommet de l'Himalaya.

Les Trente Glorieux ou l'avant Tabarly

Je me souviens de Paul-Émile Victor. Et d'Haroun Tazieff.

Georges Perec

Le 19 juin 1964, alors que l'on vient de commémorer avec les fastes de circonstance les vingt ans du débarquement des Alliés en Normandie, Éric Tabarly, un quasi-inconnu, franchissait en vainqueur la ligne d'arrivée de la deuxième édition de la Transat anglaise.

En posant le pied sur les quais de Newport, haut lieu du yachting américain, l'anonyme enseigne de vaisseau, l'élève peu considéré par ses maîtres de l'École navale, accédait du jour au lendemain à la gloire.

Les anciens Grecs – avec la langue desquels Tabarly fut quelque peu fâché pendant sa triste scolarité à Saint-Brieuc – avaient un mot pour désigner un moment bien choisi : le *kairos*. Et l'arrivée de *Pen Duick* remplissait en effet toutes les conditions du *kairos*, du moment opportun. Autrement dit, la victoire tombait bien, elle tombait même à point nommé.

À l'issue des années d'occupation qui avaient profondément ébranlé le pays, du fait de la politique de collaboration du maréchal Pétain et de son gouvernement, la France d'après-guerre souhaitait se reconstruire en oubliant les errements passés de Vichy. Elle devait impérativement tenter

d'effacer les stigmates du second conflit mondial qui avaient sérieusement terni son image. Comment gommer les heures sombres, les délations, les privations, le marché noir, les déportations et, surtout, le déshonneur qui avaient flétri la nation ? Pour rebâtir un panthéon national dont le fronton s'était quelque peu effondré, on rêvait que des héros renaissent.

Moins de vingt ans après la Libération, la France ressentait ainsi la nécessité de renouer avec une certaine fierté collective écornée par la débâcle et assombrie par l'armistice. Comment relancer la dynamique d'une histoire partagée ? De fait, cette reconstruction ne saurait se réduire à sa seule dimension matérielle. Les ruines les plus graves ne sont pas toujours celles qui affectent les bâtiments. Certes, la production industrielle devait repartir, les usines tourner de nouveau à plein régime ; il devenait urgent de remettre les villes sur pied et de repeupler le pays. L'injonction du bouillant Maurice Thorez, secrétaire général du Parti communiste, « produire, produire, produire », eut son effet. Mais le charbon seul ne suffisait pas : rien ne pourrait se faire sans un supplément d'âme.

Il était essentiel de redonner du sens à l'épopée nationale en inversant la détumescence de ce « panache » revendiqué si glorieusement par Cyrano au dernier vers de la pièce d'Edmond Rostand en 1897. Même si cela n'a pas été formulé avec une pleine conscience, l'après-guerre, dans le cours des années 1950, allait engendrer dans le pays un désir collectif de victoires, d'exploits et de records, comme s'il était nécessaire de prolonger, voire de capitaliser, en temps de paix, l'héroïsme de la Résistance et son esprit pour mieux affirmer que la « vraie » France n'était pas celle de Pierre Laval mais bien celle de Jean Moulin.

Si les mécanismes, qui présidèrent à la réalisation de ce désir collectif au travers duquel la nation allait tenter de se réconcilier symboliquement avec elle-même, sont complexes, mystérieux, subtils, ne répondant pas à des déterminations bien établies, leurs effets sont pourtant sensibles et spectacu-

lares. En un mot, on voulait des « héros ». Restait à s'entendre sur la définition de ce terme.

Que sont les héros ? De quelle étoffe sont-ils faits ? La notion est bien élastique ! On peut certes risquer une définition positive, comme le firent les anciens Grecs en qualifiant de héros (ἦρωες) l'homme noble, courageux au combat, le demi-dieu, devenu par la suite personnage de tragédie ou de roman. Ce sont des destins qui, sous l'effet d'une étrange alchimie, vont se métamorphoser en mythes et susciter une parole. Le héros, c'est finalement celui dont on parle.

Après la Libération, alors que Jean-Paul Sartre tente de se frayer une voie dans *Les Chemins de la Liberté* (1945-1949) et qu'Albert Camus veut conjurer *La Peste* (1947), la période de l'immédiat après-guerre va opportunément faire émerger une cascade de moments mythiques, qui possèdent des traits communs et dans lesquels se reconnaît justement la qualité héroïque de leurs acteurs. *Les Trente Glorieuses* chères à Jean Fourastié ont vu naître, on pourrait presque dire engendré, les « Trente Glorieux ». Trente ? Il s'agit ici d'une formule. D'une hyperbole ? À peine.

Prenons simplement le temps d'ouvrir ce catalogue. En effet, en fouillant un peu, nous ne sommes pas loin d'en trouver trente. Examinons les faits. Le 3 juin 1950, des alpinistes français conduits par Maurice Herzog gravissent l'Annapurna et atteignent le « premier 8 000 ». La presse s'empare de l'aventure. Le tout jeune *Paris Match*, qui est pour beaucoup dans l'enfantement des héros, en fait la couverture du numéro 67, le 19 août 1950, plus de deux mois après l'ascension. Le temps de l'information immédiate n'est pas encore advenu.

Les alpinistes sortirent fortement éprouvés de cette ascension, les membres gelés, rongés par la gangrène. Pour conférer au drame toute son intensité, le journaliste précise que des asticots pullulaient dans certaines de leurs plaies. La cordée française victorieuse descendit péniblement du plateau himalayen, et ce calvaire n'échappa pas non plus à *Paris Match*,

fidèle à sa ligne éditoriale, résumée par Jean Cau : « Le poids des mots, le choc des photos ».

Dans le numéro 30 paraissaient déjà les premières photos des alpinistes assorties de cette légende : « Lachenal atteint gravement aux pieds est transporté à dos d'homme. Herzog est opéré sans anesthésie le 5 juin. Le docteur Oudot le sauve en réussissant une perfusion miracle. »

Tous furent hospitalisés pendant de longues semaines en Inde où les chirurgiens durent procéder aux amputations des membres nécrosés. Il est dans la nature du héros de donner de sa personne, parfois littéralement. La « Victoire sur l'Himalaya » est célébrée comme il se doit par un reportage photographique de Marcel Ichac, un des membres de l'expédition. Le cliché figurant sur le numéro 67 de *Paris Match*, tiré à 300 000 exemplaires, est une manifestation des plus caractéristiques de la théâtralisation du héros, véritable invention de la gloire. On se prend presque à regretter que Roland Barthes ne s'en soit pas saisi dans ses *Mythologies*, dans lesquelles il creuse le sens des mythes au moment même de leur apparition.

Maurice Herzog, au grand dam de ses compagnons et de Louis Lachenal en particulier, tira fortement la couverture à lui, et notamment celle de *Paris Match*. Lunettes de soleil, tenue bleue, bonnet blanc, sur fond de neige virginale et d'azur presque immaculé, sublimé par la contre-plongée, il tend un piolet auquel il a fixé un petit drapeau bleu-blanc-rouge, symbole de la France retrouvée, de la France au sommet. Toute la symbolique héroïque est en place. Quasi divinisé sur cet Olympe moderne, l'alpiniste, par le truchement de cette mise en scène, semble ouvrir largement les vantaux de ce panthéon rénové auquel vont accéder, par des voies multiples, les héros du moment. L'époque va les solliciter par d'invisibles réseaux de transmission pour conquérir la gloire.

Pour acquérir cette notoriété, il n'existe pas de protocole bien établi, les règles du jeu sont implicites, mais elles fonc-

tionnent admirablement. Le glorieux de l'après-guerre à qui l'on délègue la mission héroïque n'obtient pas ses brevets dans n'importe quelles conditions : avant toute chose, il doit se confronter d'une façon ou d'une autre à la nature. Ni l'artiste ni le politique n'occupent de ce point de vue le premier rang, car ils ne peuvent ni faire l'unanimité, ni susciter l'admiration universelle. Le combat du héros se livre en dehors des batailles idéologiques ou des querelles esthétiques.

En 1952, le relais est pris par Alain Bombard qui traverse l'Atlantique dans un canot pneumatique, *L'Hérétique*. Docteur en biologie humaine, Bombard est un scientifique, et sa traversée – cela peut sembler parfaitement suicidaire – prend la forme d'une expérience : prouver que les naufragés peuvent s'en sortir s'ils ne se laissent pas, comme ceux du radeau de *La Méduse* en 1816, envahir par le désespoir, mais organisent leur survie avec les rares moyens du bord – petites quantités d'eau de mer, de pluie, plancton... Maigre banquet, mais le docteur veut se soumettre à un tel régime pour démontrer sa théorie de la survie en mer. Il va ainsi dériver sur l'Atlantique pendant soixante-cinq jours et toucher terre, un peu hagar, sur le rivage de la Barbade. Alain Bombard aura certes connu quelques déboires après cette aventure – notamment lorsque, voulant prouver la supériorité du pneumatique par gros temps, il tenta, en 1958, de franchir la barre d'Étel dans le Morbihan. Son canot se renversa ; l'accident fit neuf morts. Il en fut considéré, largement à tort, comme l'un des responsables, alors que les secours n'ont en réalité pas été à la hauteur... Mais Bombard n'aura pas moins tenu un rôle de héros expiatoire : le volontaire est sorti affaibli mais indemne de son naufrage, comme la France commence à sortir du sien...

Certes, l'intense éclairage de l'exploit cache parfois une zone grise, et la réalité de l'aventure est souvent plus complexe : comme ce fut le cas à l'encontre d'Alain Bombard, des doutes ont été formulés sur l'authenticité des prouesses de Maurice Herzog, sans compter le terrible témoignage à

charge rédigé par sa fille Félicité qui déboulonne littéralement la statue du héros bien des années après, son père, ce « héros » auquel elle reproche un goût frénétique de la gloire, de l'argent et des femmes.

La plupart du temps, ces événements ne révèlent leur pleine signification qu'après-coup. Ainsi l'aventure d'Alain Bombard puise sa dimension héroïque dans l'épopée homérique. Il remet à l'eau le radeau d'Ulysse et rafraîchit le sens des vers de l'aède grec : « Tant que ces planches resteront unies par leurs chevilles, je resterai sur ce radeau, et j'endurerai mes maux » (*Odyssée*, V, 260). Là est l'essentiel, comme si redonner une part de réalité au mythe relançait sa puissance imaginaire. Dans cette liste des Trente que chacun peut alimenter à sa guise, d'autres noms s'imposent, qui participent de cette reconstruction de la fierté nationale.

Roger Frison-Roche est de ceux-là. Ancien résistant, condamné à mort par la Gestapo, c'est un survivant. Si sa carrière a commencé bien avant la guerre, sa notoriété va prendre toute sa mesure dans l'après-guerre avec le succès de son livre, *Premier de cordée*, paru en 1942 chez Arthaud, l'une des maisons d'édition qui comptera parmi les grands passeurs de ces aventuriers de la montagne avant de publier, avec succès, de nombreux récits d'épopées maritimes. À nouveau, avec Roger Frison-Roche, la dimension cardinale de ces aventures apparaît : un homme face à la nature, un homme qui défie la nature, cela fait encore écho au mythe. Se rejoue là le destin de Prométhée, l'homme s'évertuant à voler une nouvelle fois le feu aux dieux. Cela revient à mener un combat simple, lumineux, évident, compréhensible par chacun.

Contrairement à certains « exploits » contemporains construits rétroactivement en partant d'abord de leur retentissement médiatique envisagé – l'exploit est devenu un « coup » –, les « Trente Glorieux » ne calculent pas, ils jouent sans arrière-pensée. Leur confrontation avec la nature n'est pas artificielle : risquant vraiment leur vie, ils sont parmi les

rare qui acceptent de regarder le soleil et la mort fixement. Le plus souvent, ils sont seuls – mais pas nécessairement – face aux quatre éléments, l'air, le feu, la terre et l'eau dont Gaston Bachelard a merveilleusement révélé la poésie et la signification. L'aventure tire sa pureté de la simplicité de ses enjeux : l'horizontalité, celle de la mer ou du désert ; la verticalité, celle de la montagne. Simplicité apparente mais déterminante. Car à y regarder de plus près, la mer n'est horizontale qu'envisagée du bord. Une fois qu'on s'y risque, cette horizontalité devient toute relative : la mer est rarement plate, et le marin doit souvent escalader des « montagnes d'eau » en risquant à chaque instant de s'y perdre. De plus, la mer possède ses dessous, la verticalité de sa profondeur, que Jules Verne explora dans *Vingt mille lieues sous les mers*.

Autre lieu d'héroïsme, autre figure qui s'en empare coiffée d'un bonnet rouge, le commandant Jacques-Yves Cousteau ; il participe également à cette entreprise spontanée : l'atelier des héros de l'après-guerre. Après avoir exploré les fonds marins, il fait découvrir au public *Le Monde du Silence* (1956). Ce titre à lui seul envoie un message limpide : le silence est l'un des partenaires importants de toutes ces aventures. Le héros est en effet souvent peu disert ; il retient sa parole pendant son éloignement de la collectivité, attendant d'être revenu dans le monde des vivants pour réintégrer l'espace du verbe. En attribuant à ce film atypique la Palme d'Or du festival de Cannes, le jury ne récompensait pas seulement la singulière beauté des images sous-marines, univers méconnu et angoissant dont la grande majorité du public découvrirait soudain la majestueuse lenteur. Cette distinction saluait également la contribution de ce documentaire à la réécriture de la fiction nationale.

Bien qu'il ait connu son heure de gloire juste avant la guerre, avec ses deux ouvrages, *Boréal* (1938) et *Banquise* (1939), Paul-Émile Victor, qui partagea pendant près d'un an la vie rigoureuse des Inuits, se rattache sans conteste à cette lignée,

à cette famille de héros – rassemblée d’ailleurs sur une photographie publiée par *Paris Match* en 1956 : l’explorateur polaire côtoie, en toute simplicité, dans sa cabane de la forêt de Rambouillet, Jacques-Yves Cousteau et Maurice Herzog. Paul-Émile Victor n’est pas pour rien dans la création de ce lien invisible qui se tisse entre ces aventuriers de l’après-guerre et les premiers explorateurs polaires, puisque son mentor fut le commandant Jean-Baptiste Charcot, un marin d’exception qui accepta de le conduire et de le ravitailler lors de ses longs séjours au Groenland. C’est d’ailleurs au retour de l’un de ses ravitaillements, le 16 septembre 1936, que le *Pourquoi Pas ?* – le navire de Jean-Baptiste Charcot – coula au large de l’Islande.

Parmi les quatre éléments majeurs présents dans la distribution du théâtre de l’héroïsme moderne et élémentaire, il manque le feu. Qui va l’affronter ? Qui va oser pénétrer dans les forges de Vulcain ?

Là encore, une autre figure issue de la Résistance va mener ce combat : Haroun Tazieff. Au-delà des travaux scientifiques de l’ingénieur dont on peut se demander, sans pour autant en nier l’importance, à quel point ils formèrent des prétextes pour accomplir un destin qui les transcendait, on retient surtout l’image spectaculaire et effrayante d’un homme vêtu d’une combinaison de protection l’apparentant à quelque personnage tiré d’un film de science-fiction qui, ainsi promu en acteur de la modernité, au risque très réel de sa vie, s’avance dans la fournaise, évite les bombes volcaniques dont une seule le désintégrerait instantanément, s’approche des coulées de lave, pour être au *Rendez-vous du diable* – expression dont il fit le titre de son film projeté en 1959. Car il ne s’agit pas seulement d’une métaphore. Le diable a vraiment rendez-vous avec Haroun Tazieff, comme avec tous ces héros ayant décidé de se confronter à l’enfer. Nouveaux Énée, autres Dante conduits par Virgile, ils viennent dire – à nous qui sommes prudemment restés à l’abri des déchaînements de la nature – qu’il existe encore quelque chose d’héroïque en l’homme,

puisque l’histoire des humains se confond souvent avec celle des *Conquérants de l’Inutile* comme le rappelle le titre du livre de Lionel Terray, un autre compagnon de Maurice Herzog, mort à quarante-quatre ans dans le massif du Vercors.

Jusqu’à quel point tous ces aventuriers ont-ils joué le rôle de pères spirituels ou de guides dans l’esprit d’Éric Tabarly qui avouait, dès sa prime jeunesse, lire essentiellement des revues consacrées aux bateaux ? On ne sait exactement, mais ils ont très sûrement été les architectes d’un imaginaire qui offrit une caisse de résonance aux exploits du marin. Sans doute lui apprirent-ils à faire siennes « la prudence dans l’audace, la méthode dans l’aventure, la lucidité dans les plus folles équipées¹ » ? Certains d’entre eux lui apportèrent même directement de l’aide, à l’instar de Maurice Herzog, à la fois préfacier de *Victoire en Solitaire* et soutien dans le cadre de ses fonctions. La plupart de ces « Trente Glorieux » furent aussi les porteurs d’une éthique, de valeurs défendues sans conditions, notamment financières.

Éric Tabarly, en navigateur parfois rêveur, saura prolonger ce noble et parfois dangereux mépris face à l’argent. Dans *La Tempête*, Shakespeare fait dire à Prospero : « Nous sommes de l’étoffe dont sont faits les rêves. » L’étoffe de ses rêves à lui était une voile.



Le *Leviathan* au départ de Boston, le 6 mai 1931

Le souffle et la solitude

Je te salue, vieil océan!

Le comte de Lautréamont

Raconter l'histoire de la voile et des voiliers revient à narrer, tout simplement, l'histoire de l'humanité – le lecteur voudra bien nous excuser de la laisser momentanément de côté...

Vivant sur une planète dont les quatre cinquièmes sont occupés par des océans, dont les continents sont troués par des lacs, sillonnés par des fleuves et des rivières, l'homme a dû s'adapter très tôt à l'environnement liquide. Les plus anciennes représentations de bateaux à voile remontent à plusieurs milliers d'années avant notre ère (elles en disent toutefois davantage sur leurs supports – poteries, sculptures, papyrus – que sur la structure des embarcations figurées).

Que ce soit les bateaux assyriens du Tigre et de l'Euphrate, les dahabiehs du Nil, les pirogues polynésiennes ou encore les jonques chinoises, la voile est un mode de propulsion universel dont on serait bien en peine, faute de documents, de dire qui l'a inventé, et de quelle manière il est apparu.

Simple transposition empirique des effets du vent sur un tissu, son utilisation comme premier moteur de l'histoire des transports remonte très certainement à la nuit des temps.

Dans le livre phare, si l'on ose dire, de la culture européenne, *l'Illiade*, dès le chant I de cette navigation littéraire,